

---

M A N U S C R I T

---

***HÉMON***  
***La tragédie de Antigone***  
***selon le conte de le amoureux***

**d'Antonio Piccolo**

**traduit de l'italien (napolitain) par Emanuela Pace**

**cote : ITA18D1126**

**année d'écriture de la pièce : 2015**  
**année de traduction de la pièce : 2018**



**Pour toute utilisation de cette traduction la mention suivante est obligatoire :  
« Texte traduit avec le soutien de la Maison Antoine Vitez, Centre international  
de la traduction théâtrale ».**

### **Avertissement de l'auteur**

Les mots de ce drame doivent être lus en entier, sans apocopes, aphèreses ou élisions, sauf indiquées par l'apostrophe. Ils demandent, en somme, qu'on les lise non pas comme l'on parle le napolitain contemporain, mais bien comme on en use avec la langue de Giovan Battista Basile qui est le principal – bien qu'il ne soit pas le seul – et incomparable maître dont s'inspire indignement ce texte.

Les libertés linguistiques sont néanmoins nombreuses, et sont telles car l'on a joué, dans l'esprit de la crèche et de manière volontairement naïve, avec des termes et des codes aux dérivations les plus disparates, y compris ceux directement issus de l'imagination de l'auteur.

Dans ce sens, la crèche napolitaine est sans doute la référence idéale la mieux appropriée. Tout comme en elle peuvent coexister Béthléem et Naples, l'« année zéro » et les habits médiévaux, la montagne et la mer, le pain azyme et la pizza, les Rois mages et Totò, de la même façon dans ce texte coexistent des inspirations fort diverses entre elles.

Sans dresser la liste rébarbative de tous ceux que j'ai artistiquement pillés, je me permets d'indiquer ici une dernière piste, qui devrait diluer le sérieux de ce qui pourrait avoir les dehors d'une opération philologique : lisez ce texte dans le napolitain dans lequel il est écrit mais, la plupart du temps, faites-le dans l'état d'esprit de Vittorio Gassman interprétant le *Brancaleone* de Monicelli.

**Antonio Piccolo**

### **Note de la traductrice**

Les indications de l'auteur ci-dessus, bien que ne pouvant être appliquées à la traduction du texte en français, en ont orienté les choix : et c'est même cela que l'on a voulu rendre. La singularité de la pièce d'Antonio Piccolo, on l'aura compris, tient en grande partie à sa langue. Ce napolitain, théâtral de longue tradition, oral, revisité ici, fruit du pillage – comme il le dit lui-même, de l'invention et du jeu entre des niveaux de langue et des époques d'écriture divers ; sa structure et sa couleur spécifiques ; son rythme sont le fruit d'une grande rigueur (quoi qu'en dise l'auteur !) philologique, littéraire, théâtrale. Et pourtant sa langue – qui construit la pièce – est fluide, vivante et reconnaissable, bien que non réaliste, éminemment orale. Et cette langue-là est aussi une surprise pour le lecteur/spectateur italien.

« Entendre » et faire exister cette théâtralité en français, c'est être attentive à la construction de la phrase chez Piccolo, son lexique, sa poésie et son rythme.

Tout d'abord la phrase, car c'est à cet endroit-là que se structure sa langue de théâtre et son « drame ». Puis le lexique employé, avec ses récurrences et ses « isolats », au croisement du napolitain de Basile (XVII<sup>e</sup> siècle), du napolitain contemporain, d'emprunts directs à l'espagnol et au sicilien, à l'italien plus archaïque ou classique, aux racines latines, normandes, espagnoles... du napolitain, à l'invention de mots nouveaux : c'est ce « laboratoire de langue » qu'Antonio Piccolo explore et revivifie pour écrire *Emone*.

Se réclamant en particulier de Basile, l'auteur inscrit son écriture dans un cadre ancien, ou dans ce qui pourrait être une langue « bien faite ». L'articulation même de la phrase (à travers les copules, les articles et la structuration de la phrase complexe) est ramenée à une forme d'archaïsme dans le travail de cisèlement de l'auteur : elle nous rend « audible », à vif une langue d'aujourd'hui en tension avec celle d'un « hier » ou d'un « ailleurs ». Et c'est aussi ce qui confère à la pièce sa dimension de conte que revendique Piccolo, dans le sillage du *Cunto*

*dei cunti* de Basile, ou, pour le décalage, la légèreté, le mélange de genres, du *Brancaleone* de Monicelli.

Cette tension dans la langue passe également par les mots, entre la réalité de la langue napolitaine et ce qui la rend étrange, nouvelle. Il y a ces jeux sur des locutions qu'opère l'auteur, passant par la littéralité, ou le déplacement de leur sens, un décalage, l'invention d'images. Et quelques anachronismes... Il y a une dimension concrète du lexique – inhérente au napolitain à mon sens –, des images qu'il véhicule et qu'il s'agissait de travailler, au-delà de la simple « traduction » d'un mot qui le rendrait compréhensible en français : lisser la langue, en essayant simplement de traduire « ce que cela veut dire » – et ce qui est, de toutes les façons, une opération par nature imparfaite –, réduirait à peu de chose la langue d'origine et ne donnerait aucune chance à sa « théâtralité » en français.

Enfin, l'écriture de Piccolo est poétique, sonore et rythmée autant qu'elle est précise. Sa langue est bien localisée géographiquement, mais les torsions qu'il opère la « déterritorialisent », inventent un nouveau territoire, une contrée aux confins de plusieurs autres, connues.

Les règles d'établissement de la traduction française ont fait le pari de ces singularités d'origine : la structure syntaxique reste au plus près de la structure de la phrase de Piccolo, en explorant les images, l'étymologie, les différents emprunts ; en jouant sur les occurrences, les registres et les écarts (ainsi l'oralité, parfois inscrite dans le mot même en napolitain, demande à être traduite en français, par troncation du mot par exemple) ; en jouant également des sonorités qui participent de la dimension poétique et rythmique du texte ; enfin, partant de la fantaisie de l'auteur, en introduisant aussi quelques « mots tordus » et néologismes... En somme, le jeu avec la langue française s'est en tous points inspiré du jeu et du faisceau de références mis en place par l'auteur italien. Alors, à la suite d'Antonio Piccolo, je dirais que ce texte doit être lu tel qu'il est écrit, y compris les apocopes et aphérèses qui en font partie, et dans le même état d'esprit qu'indique l'auteur.

**Emanuela Pace**

**Personnages**

HÉMON, *prince de Thèbes (fils de Créon)*

ISMÈNE, *sa cousine*

LE GARDE

CRÉON, *roi de Thèbes*

ANTIGONE [*personnage in absentia*]

## Prologue - scène 1

*Hémon.*

*Dans le noir, on entend les bruits d'une maison abandonnée, mais peuplée par des ombres : des portes qui claquent, des meubles qui craquent, les pas d'enfants qui se hâtent d'aller jouer.*

*Tandis que la lumière monte, s'élèvent aussi – dans la semi-obscurité – les voix d'un autre temps qui s'interpellent et se chevauchent : des mères qui appellent leurs enfants pour le bain ; des oncles qui appellent leurs neveux pour se mettre à table ; des petits qui demandent de l'aide aux grands. Ce sont les cris sereins et concrets de la vie quotidienne d'une famille :*

*- Antigone !*

*- Hémon, arrive !*

*- Ismène ? Dépêche !*

*- Œdipe ? Donde\*<sup>1</sup> t'es ?*

*- Jocaste ?*

*- Polynice ? Étéocle ? Ça suffit main'nant !*

*- Créon ?*

*- Y'à Tirésias qui vient !*

*Dans ce concert de voix lointaines, apparaît tout doucement Hémon. Il trace avec le sable le périmètre dans lequel il reconstituera l'histoire qui va commencer. Tandis qu'il exécute l'action, il chante tout bas une mélodie pleine de nostalgie.*

*Ailleurs.*

HÉMON, *parlé.* – « Le miédecin de les seigneurs et de les p'tits pauvres ». Ça c'est c'que je répondais chacune fois qu'un de plus grand me posait la sempiternelle question : « Quoi que tu voudrais faire quand qu'tu te feras grand toi aussi ? » Et moi : « Le miédecin de les seigneurs et de les p'tits pauvres », comme je disais. Ah ah ah, tous un grand rire, tous à s'tenir la panse. (*Imitant les grands*) « Voyez-le, voyez-le ! Hémon ! C'est n'un seigneur et y' se veut trimer ! Ah, ah, ah ! Hé, tu le verras, tu le verras... quand qu'tu te seras fait grand aussi toi, tu t'enlèveras ces idées de la caboche et tu feras comme à les autres de ta famille. Laquelle est la famille royale, 'ne famille si importante, si illustre, la pluss'illustre de Thèbes : rien moins que la lignée de Laïos, les Labdacides, desquels naquit le fameux Œdipe – icelui, sage homme qui devina la mystérieuse énigme de la sphinge ; icelui, tout obscurci qui sans le savoir tua le père et fit l'amour à la mère ; icelui, pauvre malheureux qui à cause du désespoir se rendit aveugle de ses deux yeux ! Oui, une famille de pouvoir, 'vec la couronne *sobre*\*<sup>2</sup> la caboche,

---

<sup>1</sup> \* En espagnol dans le texte : où [NdT].

<sup>2</sup> \* Sobre : sur [NdT].

'vec la faculté de command'ner, de donner des fêtes à le palais, de mettre et ôter les gabelles, de proclamer des bans, de faire des joutes d'chevaliers... belle famille que la tienne, qui après le aveugle Œdipe, fit naître pareillement ceuss' deux frères, Étéocle et Polynice, les tiens frères-cousins qui firent la guerre civile, firent que moururent tout un tas de gens de notre cité et, à le final, se saignèrent l'un l'autre... »

(*Ironique*) « Mmmhh... belle famille que la mienne ! Elle ne me paraît pas si bonne ! » que je pensais, moi, tout p'tit. « Je suis peut-être de la lignée royale, mais si ça c'est le sort qui nous 'choit, à tous ceux du sang d'Œdipe, vaut mieux que je m'y mette à trimer, non ? » Et j'y avais raison. Jamais on n'avait vu tant de lustre s'accompagner de tant de poisse : incestes, morts de meurtre, aveugles, guerres familiales, guerres civiles... sans parler de la peste ! Ah, oui ! Les Dieux nous avaient fait gagné l'pompon 'vec ce maudit mal, si bien que outre les morts des batailles, v'là qu'y avait en plus les cadavres puants de la plaie divine. Laquelle plaie était cause de ma, disons comme ça, vocatsion. La vocatsion de faire miédecin, veux-je dire. Si belle qu'elle était ma cité, ma patrie : on voyait la mer de dessus la montagne, 'vec n'un climat si doux qu'il semblait que ce fût toujours la belle saison, 'vec n'un soleil, que tous les poètes le chantaient, *donde\** l'on parlait une langue délicieuse qui paraissait musique... bref si belle, que je ne pouvais supporter toutes les douleurs z'et les disgrâces qui nous arrivaient, et je voulais être l'artisan de sa guérison, de sa renaissance ! L'un jour qu'il faisait 'ne chaleur qui ne promettait rien de bon, vint à moi Créon, mon père, et me dit : « Mon fils, écoute icelle nouvelle qui bouleversera notre avenir, ta vie et la vie de Thèbes tout entière. Jourd'hui, ils m'ont élu : je suis le nouveau roi de Thèbes. Et ceci veut dire que toi t'es le nouveau prince et que n'un jour tu seras, toi, le roi. Après ceci, esgourde même cette mienne disposition : tu te marieras 'vec ta cousine germaine Antigone. 'Vec ceci, c'est tout ». Quelle grand'ne nouvelle ! Quelle grand'n'occasion ! Mes yeux me brillèrent aussitôt. Alors c'était comme ça que ça devait s'passer : c'était comme ça qu'Hémon grand allait rendre content Hémon tout p'tit. Hé oui, vous m'direz : « si il faut qu'il fasse prince, il ne peut pas faire miédecin ». Mais pour moi, la lumière fut : icelle peste que les dieux nous avaient mandée n'était pas seulement la maladie du corps ; icelle peste était la maladie de l'esprit, de tous les Thébains, qui se devaient enlever c't'habitude de s'empoigner et de se faire la guerre les uns les autres.

Moi et ma sœur-cousine Antigone n'un jour serions roi et reine. Et notre règne serait le règne de la renaissance. « Alors je serai Hémon, le Roi Miédecin de les seigneurs et de les p'tits pauvres ». Miédecin de l'esprit, ça se comprend.

*En pénétrant dans le périmètre qu'il a tracé, Hémon commence l'évocation.*

## Scène 2

*Ismène, puis Hémon.*

*Thèbes, sur le seuil de la maison d'Ismène.*

*Nuit.*

ISMÈNE, *la voix contenue, s'adresse à Antigone, que nous ne voyons pas.* – Antigone ! Antigone ! Attends encore n'un moment, t'en va pas comme ça ! Vers où que tu te dépêches, ma sœur ? Un moment seulement ! Raisonçons encore ensemble : je te peux donner n'un coup de main, moi, si tu prends n'un peu patience. Non, non, pas là, attends demain encore et je viendrai 'vec toi ! Non ? Ça te presse ? « Ce n'est pas chose qu'on puisse encore retarder » ? Attends, attends... (*Antigone s'éloigne puis s'en va*) Mais quoi, tu m'laisse dessus'l pas d' la porte, seule comme d'une bête... et fais comme tu veux toi, maurdite têt' dure, t'es vraiment du sang des Labdacides, toujours n'en quête des infortunes et des malheurs ! Vous z'autres pouvez pas faire les choses à la régulière, z'avez toujours goût de réveiller le chien qui dort... va cours cours, toute façon j'ai l'habitude de rester seule... plus qu'j'y pense plus qu'j'me persuade que j'ai dû êt' adoptée, comme fit not'père Œdipe, sauf qu'il ne le savait pas et c'est pour ça qu'il s'en fut vers Thèbes... et c'qu'il aurait mieux fait de ne pas venir ! Bien sûr, elle ne serait pas née Antigone... et ils ne seraient pas nés Étéocle et Polynice... et pas même moi, main'nant qu'j'y pense... c'qu'il aurait mieux fait !

### Scène 2.1

*Hémon survient à l'improviste.*

HÉMON. – Ismène ! Mais 'vec qui que tu parles, toi seule, dedans le silence de la nuit ?

ISMÈNE, *effrayée.* – Mère sainte ! Tu m'as fait 'ne ces peurs ! Mais tu crois que ça l'est un jeu, de m'apparaître dans le dos, dedans le noir, comme d'un fantôme ?

HÉMON. – Je te demand'ne le pardon, s'cuse...

ISMÈNE. – Tu m'as fich' des palpitations...

HÉMON. – S'cuse-moi, s'cuse-moi...

ISMÈNE. – Fais n'un truc bien, passe d'dans qu' j'm'asseoie.

HÉMON. – Non.

ISMÈNE. – Pourquoi ?

HÉMON. – Et si qu'on réveille Antigone ?

ISMÈNE. – Comment ?

HÉMON. – Ou elle est réveillée, elle aussi ?

ISMÈNE. – Non ! (*Elle se trouble, puis se reprend*) Qui, Antigone ? Non, ‘se r’pose, ‘se r’pose...

HÉMON. – Regarde le ciel ! Te vient-il pas l’envie de regarder le firmament ? Nous v’là levés tous deux désormais, regardons l’aube qui vient.

ISMÈNE. – Mais quelle aube ! Il est encore long le temps avant qu’vient l’aube. La nuit est encore noire, ch’sais même pas moi si viendra n’aut’ fois l’jour. Et les gens ‘vec la caboche à sa sienne de place, c’est-à-dire su’l son cou, devraient êt’ dedans leur prop’ lit !

HÉMON. – À moi qu’tu parles ?

ISMÈNE. – Non ! (*Elle se trouble*) C’est-à-dire oui... à qui d’aut’ sinon ?

HÉMON. – Mais aussi toi tu n’es pas dedans ton lit.

ISMÈNE. – Ça c’est la vérité, mais je m’trouve dedans ma maison.

HÉMON. – Au vrai tu t’trouves dehors.

ISMÈNE. – Bon d’accord, je me trouve dehors, mais su’l pas de la porte de ma maison, et en tout cas, sûr, je ne me trouve pas à le milieu de la nuit à poser des questions à l’une autre personne dehors de sa maison !

HÉMON. – T’enrage pas, ma sœur-cousine, écoute le silence de cette nuit. (*Pause, il écoute*). Cela ne t’apaise-t-il pas ?

ISMÈNE. – Ce silence me fait peur.

HÉMON. – Tu dis ?

ISMÈNE. – Ça me paraît pas ‘ne bonne chose d’être com’ça, tous nous deux, sous’l’ciel, moi en robe de chambre et toi ‘vec c’tu sourire de contentement.

HÉMON. – Et je suis content, oui, c’est la vérité. Ce n’est pas ‘ne chose dont se faire honte.

ISMÈNE. – Les gens peuvent causer.

HÉMON. – Sommes seuls.

ISMÈNE. – Précisément.

HÉMON. – Et ils peuvent dire quoi ? Sommes-nous pas frères-cousins nous z’autres ?

ISMÈNE. – Et n’êtes vous pas frères-cousins aussi toi et Antigone ?

HÉMON. – Si.

ISMÈNE. – Sauf qu’elle tu la choisit pour te la marier.



HÉMON. – Tu sais qu’trop bien que ce ne fut pas moi qui choisis, mais mon père, Créon.

ISMÈNE. – Oui je sais, je sais. Et si tu pouvais choisir toi, qui qu’t’aurais choisi ?

HÉMON. – ‘Ne question à poser, ça ?

ISMÈNE. – Je l’ai posée. Qui qu’t’aurais choisi ?

HÉMON. – Si je pouvais choisir moi, si je pouvais choisir moi... comment qu’on résoud ? La présupposition d’icelle hypothèse l’est grippée. Tu le connais pas ce dicton qui dit : *si la mer bouillait, il y aurait bien des poissons de cuits* ?

ISMÈNE. – Ah, le renard... t’as le diplôme du politique toi ! Des discours beaucoup, des réponses jamais !

HÉMON. – Je ne suis pas vraiment du même avis.

ISMÈNE. – Suis-je pas belle moi ?

HÉMON. – T’es belle.

ISMÈNE. – Et n’ai-je pas n’un bon caractère ?

HÉMON. – Tu l’as.

ISMÈNE. – Et la cervelle est-elle pas fine ?

HÉMON. – Ben, la cervelle... (*Ismène est sur le point de l’interrompre*)... Tout doux, attends n’un moment, te cache pas... ce n’est pas « fine » le petit mot que j’dirais moi.

ISMÈNE. – Ben non, tu dirais ce mot-là pour ma sœur Antigone.

HÉMON. – Non plus.

ISMÈNE. – Et donc ?

HÉMON. – Ce qui me plaît chez toi c’est pas ce qui est fin mais c’qu’est pratique. En chacune occasion, toi tu sais discerner ce qui est en trop, et tu as toujours la habileté de faire le mieux ‘vec le peu.

ISMÈNE. – Me débrouille.

HÉMON. – Ça ce n’est pas toujours ‘ne bonne parole. Moi je ne dis pas ça... T’es... (*Il cherche les mots justes*) Tu as peu de robes ? Tu les portes ‘vec allure et les robes se font nobles. Si n’un jour je viens à ta table et tu as peu de quoi aller ‘vec le pain, tu mets n’ensemble l’un banquet rendu gracieux, et ça reste un banquet. Bref : ‘ne savate, à ton pied, devient escarpin de princesse. C’est ça qui me plaît chez toi.